



## SOMMAIRE DES MATIÈRES.

LE COLPORTEUR (Suite) ; POESIE—JOIFS  
NAÏVES ; REVUES DES MODES.

## LE COLPORTEUR.

[SUITE.]

En sortant de la Fougèraie, le colporteur s'était jeté dans un de ces chemins creux inondés par les eaux pluviales et profondément encaissés qui sont encore aujourd'hui dans le Bocage de la Vendée les seules voies de communication. Il sentait trop bien l'importance de sa mission pour s'exposer à être aperçu avec son singulier fardeau par les gens du village, dont une parreille rencontre n'eût pas manqué d'exciter la curiosité. Il doubla donc le pas, afin de s'éloigner au plus vite du voisinage du hameau, et il se dirigea vers le château de Trézières, dont il connaissait parfaitement le chemin, malgré l'obscurité, qui commençait à devenir de plus en plus épaisse autour de lui.

Cependant, quand il fut à une distance suffisante de la Fougèraie pour n'avoir plus à craindre les indiscrets, le brave homme songea à se reposer quelques instans, autant pour reprendre haleine que pour réfléchir à la bizarre aventure dans laquelle il se trouvait si subitement engagé.

Il était parvenu à un endroit solitaire, au milieu d'une lande couverte de ces genêts de dix ou douze pieds de haut qui servaient si souvent de refuge à cette époque aux familles vendéennes poursuivies par les soldats de la république. Quelques châtaigniers qui bordaient le chemin couvraient de leur feuillage tombant presque jusqu'à terre une herbe fine et drue dont un petit ruisseau sorti du sable de la lande entretenait la fraîcheur. C'était là une station agréable et commode pour le colporteur, car du pied des châtaigniers il pouvait apercevoir à une assez grande distance tout ce qui se passait sur le chemin, et à la moindre alerte il pouvait se jeter dans les genêts, où il eût trouvé un asile sûr pour quelques instans. D'ailleurs, quelle que fût la nécessité de se hâter afin d'arriver à Trézières avant la nuit noire, un autre embarras était venu se joindre aux embarras déjà si grands du porte-balle. L'enfant, qu'il avait pourtant arrangé le plus commodément

possible au-dessus de ses marchandises, soigneusement envelopé dans ses langes, ne semblait pas se trouver bien de ce voyage nocturne, et protestait par ses vagissemens contre cette retraite précipitée.

Cette dernière circonstance décida Courtin. Il déposa donc son fardeau à l'ombre des châtaigniers, et il se laissa tomber à côté, épuisé de fatigue et de chaleur. Ce n'était pourtant pas à lui qu'il devait songer d'abord : son petit compagnon réclamait impérieusement ses secours, et quels secours pouvait lui donner dans ce désert un pauvre marchand ambulancier initié aux roueries de son humble profession qu'aux fonctions de nourrice ? Il prit dans ses bras l'enfant, qui pleurait toujours : c'était une jolie petite créature, fraîche et rose, aux yeux bleus, et dont la bouche mignonne semblait plus habituée à sourire qu'à pousser des cris de douleur. Le brave homme le regarda avec attendrissement, lui donna un baiser sur le front ; mais cela ne remédiait à rien, et les vagissemens continuaient de plus belle.

—Que faire ? que faire mon Dieu ! disait Courtin dans un embarras comique. Au diable soit la commission et le commissionnaire ! et cependant cette pauvre mère... Je ne pouvais pas lui refuser la grâce qu'elle me demandait ! Ce brutal de marchand eût tué ce malheureux enfant, qui n'en peut mais si sa naissance n'est pas parfaitement en règle. Allons du courage, Courtin, mon ami ; tu es habitué à porter de la marchandise de contrebande ; il est vrai que l'autre ne crie pas comme celle-là !

Malgré son inexpérience, il devina pourtant que c'était la faim plus que toute autre chose qui causait les cris de l'enfant. Heureusement il trouva dans un coin de sa balle quelques biscuits dont il était toujours pourvu afin de se rendre favorables les marmots de ses meilleures pratiques. Il trempa l'un de ces biscuits dans l'eau claire du ruisseau et le présenta à l'enfant, qui se tut aussitôt et se mit à sucer avec appétit ce qu'on lui présentait : Peut-être n'était-ce pas la pour lui une nourriture convenable et parfaitement de son goût ; cependant il parut se prêter aux circonstances de la meilleure grâce possible, et avala sans trop rechigner la légère panade de l'apprenti-nourrice ; hientôt même il le remercia par un sourire.